

pire s'est élargi de milliers et de milliers de milles carrés.

Avant la guerre, deux problèmes préoccupaient l'Empire britannique. L'Angleterre avait abandonné sa formule d'une marine aussi puissante que les marines réunies de deux autres pays quelconques, et la marine allemande s'accroissait constamment. A la fin des hostilités, où était la marine allemande? Par un beau matin, à onze heures, elle fut coulée à Scapa-Flow. Les équipages allemands avaient été laissés à bord. Ils ouvrirent les robinets de prise d'eau à la mer, et chaque navire coula. Si ces navires de guerre n'avaient pas été sabordés, l'Angleterre aurait peut-être été obligée de les répartir entre ses Alliés. Cette source d'inquiétude disparut donc. Restaient les colonies de Tanganyika, couvrant 386,000 carrés, contiguës au Kenya et à l'Ouganda—superbe territoire, à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, comparable aux plaines fertiles du Nord-Ouest. Les honorables sénateurs connaissent le sort de ces colonies.

Nous pouvons, à bon droit, être reconnaissants de ce que la situation se soit améliorée aux Indes. Lord Willingdon, qui avait été nommé gouverneur général de notre pays après avoir été représentant du Roi à la présidence de Bombay, a contribué à amener cette amélioration tant désirée. Ayant vécu aux Indes durant des années, il connaissait très bien la mentalité asiatique. Pendant qu'il était à Rideau-Hall, aux demandes de renseignements qui lui furent faites sur les Indes, il répondit en exprimant sa surprise que le vice-roi eût des entretiens avec un individu qui avait été tenu en prison. En effet, d'après la mentalité asiatique, où il y a pouvoir il n'y a pas de discussion. Dès le moment que vous entrez en discussion avec un Hindou, il croit que vous le craignez, et vous perdez toute votre autorité. Connaissant les aptitudes particulières de lord Willingdon pour occuper ce poste, le gouvernement britannique le nomma de nouveau, mais cette fois vice-roi des Indes. Aujourd'hui nous n'entendons plus parler d'agitation politique aux Indes. Dans le cas présent, pas de nouvelles bonnes nouvelles. Lord Willingdon a compris cette vérité fondamentale, que le respect du peuple peut être obtenu seulement lorsque les gouvernants comprennent leur unique devoir, c'est-à-dire que la fonction d'un gouvernement est de gouverner. Et quand il gouverne, il commande non seulement le respect mais l'active loyauté du peuple.

La plus grandiose démonstration de la splendeur de l'Empire et de sa puissance universelle a été donnée au monde entier, le Jour de Noël dernier, à la radio. Londres, après voir transmis ses bons souhaits d'heureux Noël aux pro-

vinces, aux bruyères couvertes de neige du nord de l'Ecosse, aux rivages embaumés du sud de l'Angleterre et aux rudes terres de Galles, appela le vieux Dublin, et échangea avec la capitale de l'Irlande de chaleureux compliments de Noël. Puis, suivant la course diurne du soleil, Dublin appela les Bermudes, pour transmettre à ce petit mais très intéressant pays les bons souhaits les plus cordiaux de l'Irlande à la population des îles de corail. Les Bermudes, après avoir remercié l'Irlande et rendu les compliments de Noël, parla à Ottawa, lui offrant ses compliments et ajoutant que les Bermudes, malgré leur faible étendue, ne le cédaient à aucune autre partie de l'Empire dans leur fidélité à notre souverain. Ottawa répondit, remerciant les Bermudes de leurs bons souhaits et les lui rendant très cordialement. La capitale du Canada, ne s'exprimant pas seulement en anglais mais en français, assura à l'Empire que le climat du nord était aussi chaud dans ses affections pour le Roi que Hamilton même. Ottawa appela ensuite la Nouvelle-Zélande, ce paradis terrestre. La Nouvelle-Zélande appela l'Inde, l'Inde appela le Sud-Africain, et le Sud-Africain rappela Londres.

Ces compliments encerclèrent l'Empire, un Empire qui surpasse tous les autres empires de l'histoire, un Empire plus grand que les grands empires de la Perse, de la Grèce et de Rome, plus grand que les royaume du grand Charlemagne, que l'empire de Charles-Quint, dont il a pour la première fois été dit que le soleil ne s'y couchait jamais. Et quand, à Noël dernier, toutes les parties de l'Empire britannique eurent échangé leurs compliments, un miracle se produisit. Chaque pays de l'Empire fut appelé, pour ainsi dire, en présence du roi, et à son peuple innombrable, dans chaque climat, parla le Roi et Empereur de l'Empire britannique, fait sans précédent avant George V. Et jamais auparavant ce profond sentiment de loyauté et d'unité qui a formé l'Empire—ce sentiment familial de chacun envers tous et de tous envers chacun—n'a touché le cœur de chacun d'entre nous comme il l'a fait quand notre Roi nous a parlé dans nos propres foyers avec la même netteté que si Sa Majesté eût été présente en prononçant ces paroles. Dans mon foyer, nous étions respectueusement debout quand nous avons écouté les paroles sages et accueillantes du Roi, qui nous exhortait à remplir nos devoirs de Chrétiens et de citoyens de l'Empire.

Honorables sénateurs, par ces temps de détresse, nous avons la preuve tangible de la valeur de notre héritage comme partie de l'Empire britannique. Mais nous devons apprécier bien davantage la conscience de la fierté, de la